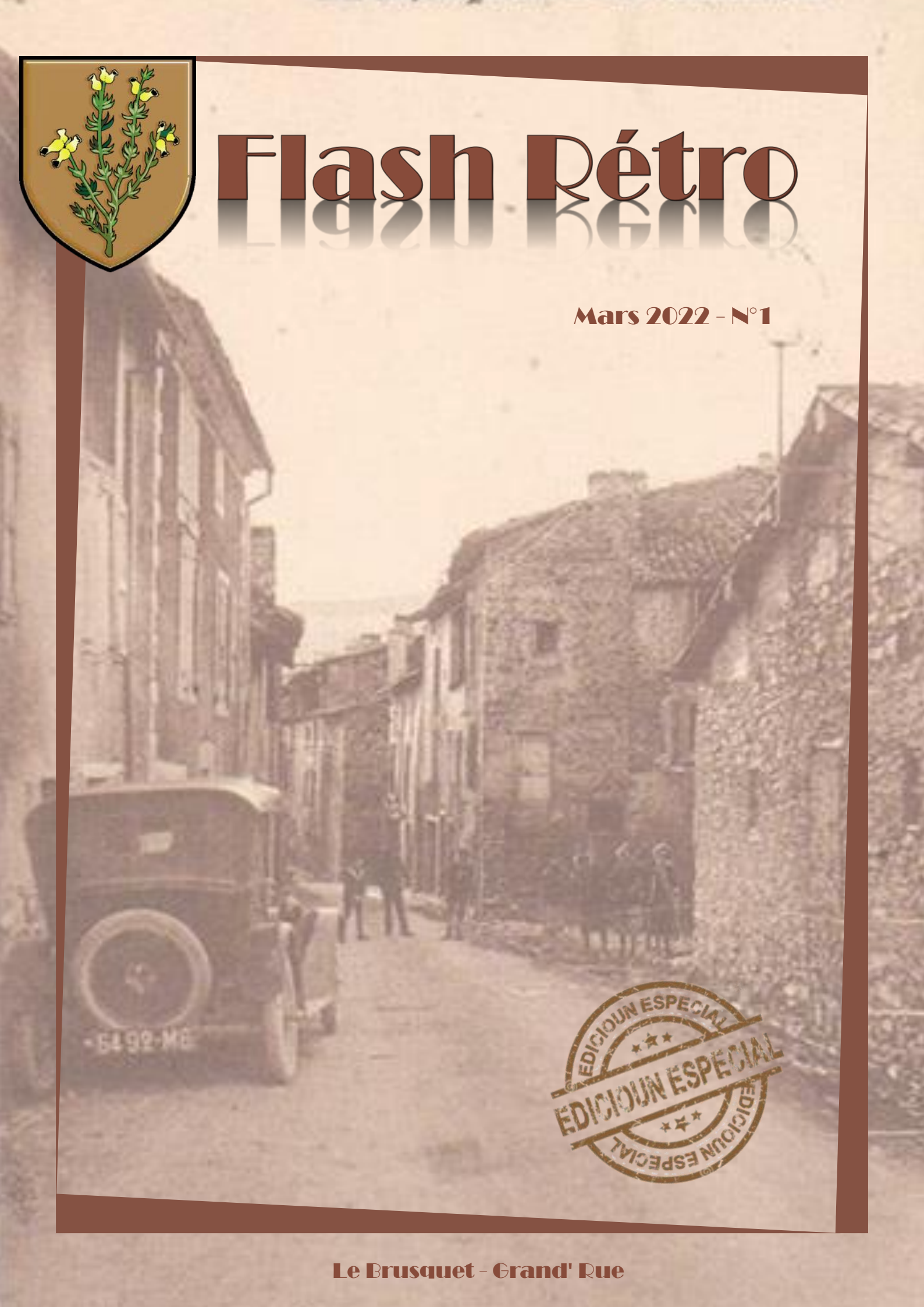
Flash Rétro

Mars 2022 - N°1



Le Brusquet - Grand' Rue

Introduction

La Commission Communication vous invite à un voyage dans le temps pour ce premier numéro spécial de "***Flash Rétro"***, qui a pour volonté de vous raconter et de vous transmettre l'histoire de notre village, en lien avec les souvenirs de nos aînés.

Pour commencer cette aventure, nous vous proposons de partir sur un premier document intitulé : "Notes supplémentaires pour mettre à jour l'histoire de la commune", que vous trouverez ci-après, complétant "L'essai de monographie Lauzière, Le Brusquet et Le Mousteiret" de l'Abbé Jules Corriol (en correspondance de la 1ère édition de 1909).

Ces notes nous permettent de découvrir différents petits récits sur le village à travers plusieurs décennies, retraçant les préoccupations d'une époque. Certain(e)s d'entre vous se reconnaîtront peut-être dans ces anecdotes pour les avoir vécues, et pour d'autres, ce sera une découverte de notre histoire et de la vie d'autrefois. Dans les deux cas, nous espérons que vous prendrez plaisir à les lire et qu'elles ne vous laisseront pas indifférents.

Les divers sujets abordés dans ces notes feront l'objet d'autres articles que nous vous proposerons de retrouver régulièrement lors de prochains bulletins (l'école, la Briqueterie, l'ancien Moulin, l'arrivée de l'eau, de l'électricité …). Notre souhait serait de le faire vivre collectivement à travers vos documents personnels et témoignages. Aussi, nous vous invitons à fouiller vos placards, greniers et caves et surtout vos souvenirs afin de les partager avec nous.

Vous trouverez à la fin de ce bulletin un premier recueil de témoignages pour "mettre à jour la question du fournier …". En raison du contexte sanitaire, il nous a été difficile d'aller à la rencontre des habitants et de recueillir d'autres informations, il n'est pas donc exhaustif et pourra être complété par d'autres documents et témoignages.

A moyen terme, si ce projet rencontre votre adhésion, nous aimerions partager avec vous ces moments de vie au travers d'expositions itinérantes (bibliothèque, fêtes, manifestations…) et, peut-être à plus long terme, de mener une réflexion collaborative sur la mise en valeur de ces recueils de témoignages.

Nous restons à votre écoute sur ces sujets et vous invitons à nous faire part de vos suggestions, par téléphone, courrier ou courriel à la Mairie du Brusquet.

04 92 35 69 00

70, Rue l'Arzérias 04420 LE BRUSQUET

mairie@mairiedubrusquet.fr (A l'attention de Martial)

Le Comité de rédaction

NOTES SUPPLÉMENTAIRES
pour mettre à jour l'histoire de la Commune

Page 7. — Entre le recensement de 1952 et celui de 1962, Esclangon a été rayé de la liste des communes, et rattaché à Tanaron.

La population de Beaujeu et de Prads a sensiblement diminué ; celle du chef-lieu un peu ; celle du Brusquet a gagné quelques unités.

***

Page 23. A la liste des Evêques de Digne, ajouter :

Mgr Jercin, fatigué, se retire au quartier Saint-Martin, et meurt le 20 décembre 1958.

Le 28 décembre, les journaux annonçaient la nomination de Mgr Collin, évêque de Port-Saïd, chassé par Nasser, en 1957, ensuite coadjuteur du Cardinal Gerlier, de Lyon. Prise de possession à Digne le 15 Fevrier 1959

***

Page 76. Les dernières élections municipales ont eu lieu le 5 mai 1959.

Elus au 1er tour : Roux Marcel, Bonnet Henri, Martin Camille, Cossalter Gilles, Maurel Louis, Roux Louis, Jaubert Désiré ; en ballotage : Bonnet Yves et Martin Pierre.

Ont été élus au 2e tour : Féraud Georges et Martin Pierre.

Elu Maire : Roux Marcel ; adjoint : Bonnet Henri.

Et maintenant, un résumé d'ensemble.

En 1900, la lumière électrique part de Chanoles pour arriver à Digne. On l'emprunte au passage. Le transformateur est dressé au sommet du pré du vallon. Eclairage de la rue ; installation dans les maisons, avec fils nus. Dans la suite, on a dû se conformer aux règles de la prudence. Plus tard, quand l'eau de « La maire » sera captée, il faudra établir le transformateur au-dessous du village.

— En 1932, du côté gauche, à l'entrée du village, construction d'un immeuble qui comprend : la salle de classe et les appartements du professeur ; la salle de la *Mairie*, avec les Archives, et tout près, les douches.

— En 1933, l'eau de *La Maire* arrive sur l'esplanade, côté droit de la route, à l'entrée du village, et est distribuée au Brusquet et au Mousteiret.

Dans le village, il y avait 2 fontaines et plusieurs puits publics ou privés. Mais la corvée de l'eau, souvent imposée aux enfants, était dure l'hiver, quand les chemins étaient glacés. Inutile d'entrer dans les détails... L'eau à la pile et aux bornes fontaines supprime les corvées.

— Entre 1939 et 1942, grosse affaire : construction d'un pont sur la Bléone. Auparavant, il y avait une planche... etc. Danger pour les enfants, etc... Vive le pont...

— En 1954, route passant en dehors du village, large et droite. Entrepreneur, M. Philippini, de la Javie.

Pour l'achat des terrains, les discussions et les procès entre l'Administration et les propriétaires, voir les pages 134 et 135.

A l'automne de l'année 1954, les automobilistes auront une route droite, large, etc...

***

— Maintenant : les améliorations vont être menées bon train.

L'installation du tout-à-l'égoût a été exécutée par l'équipe de M. Philippini au cours des mois de février, mars, avril 1959. Pendant ce temps, la circulation des véhicules était impossible, celle des piétons, difficile. Mais le Brusquet se modernisait. On avait l'eau à la pile, on aura la douche à domicile. Les marseillais qui viennent estiver ici seront satisfaits...

Il ne fallait pas que les habitants du Mousteiret pussent être jaloux. Alors, en 1961, mise en adjudication des travaux pour installer le tout-à-l'égoût au hameau voisin. M. Philippini soumissionne avec un rabais de 8 centimes par franc. M. Ughetto, entrepreneur de Marcoux, offre un rabais de 12 pour 100. Il était en train de faire 5 gîtes à moins de 200 m. du Brusquet.

— Cinq nouveaux gîtes ont été construits l'année suivante et réservés aux rapatriés d'Algérie, désignés familièrement sous le nom de « pieds noirs »... Mal avisé celui qui voudrait donner à cette expression un sens péjoratif !

***

L'Administration des P. T. T. menaçait la Municipalité de supprimer l'agence postale, si elle ne prenait pas en charge les locaux nécessaires à l'Agence. Monsieur le maire fait plaquer les pièces exigées comme annexes de la Maison commune. C'est la jeune *Simone Chaussegros* qui est devenue l'employée de l'Agence et la secrétaire de Mairie.

Mlle Zénobie Granoux, dont la mère est restée longtemps institutrice au Brusquet, fut agréée comme secrétaire, le 14 avril 1926, mesure approuvée par M. le Préfet, le 14 août de la même année ; mise à la retraite le 21 août 1959, a cessé ses fonctions le 1er juillet 1961. Elle compte de nombreuses années de bons et loyaux services. Le 15 septembre, *Le Méridional* donnait sa photographie et lui consacrait un long article.

***

Page 105. Le père Jacques Chastan, martyrisé en Corée, le 27 septembre 1857, a été mis au nombre des bienheureux le 5 juillet 1945, par jugement solennel de l'Eglise. Monseigneur l'Evêque de Digne (Mgr Collin) a fixé la fête du bienheureux au 21 septembre ; dans le bréviaire, les prêtres du diocèse liront sa biographie et l'invoqueront aussi à la Messe.

***

Page 124. Le chanoine Cheilan meurt aux Mées, et est inhumé au Brusquet le 26 août 1956.

— Les abbés Cellier sont chargés du service du canton de Banon, et entrent en fonction pour la Noël 1959.

— Le père Desurmon, dominicain, assure le service pendant plusieurs mois, puis est envoyé par Mgr l'Evêque à Barcelonnette.

— L'abbé Marcel Durand, né en 1911, curé de St-Pons-de-Seyne, a été installé solennellement le 12 octobre 1960.

Ad multos annos !

Page 154. L'abbé Roux, malade, se retira chez une de ses nièces, à Digne, où il mourut, mais il fut inhumé au Brusquet le 17 octobre 1960.

***

— Après de nombreuses démarches, il fut décidé que des réparations importantes seraient faites à l'église du Brusquet et à celle du Mousteiret. Les fidèles devaient fournir au moins le tiers de la dépense. La souscription fut ouverte ; des personnes dévouées écrivirent à des familles originaires du pays et installées ailleurs, aux estivants, etc. Nous ne publions pas la liste... « Que votre main gauche ignore ce qu'a donné votre main droite », dit l'Evangile.

Les travaux ont été exécutés par l'Entreprise Guigues, de Marcoux.

La municipalité a droit à la reconnaissance des fidèles.

———o———

A PROPOS DE LA CHAPELLE NOTRE-DAME DE LA MISERICORDE.

A 100 mètres du village, quand on venait du sud, on voyait à gauche, une chapelle sur le fronton de laquelle se trouvait son titre : *Mater misericordiæ*.

Chapelle ? Méritait-elle ce titre ? J'ose écrire : non. Perché sur un tertre d'un mètre de haut, un petit cube de maçonnerie vulgaire, 2 mètres de long, deux mètres de large, deux mètres de haut ; quoi de plus vulgaire, de plus insignifiant ?

Mais au-dessus de la porte, deux mots : Mère de miséricorde !

Et voici la leçon. Un brusquetier d'antan, pressé d'aller au travail, ne s'était pas mis à genoux pour réciter sa prière...! Chargé de sa pioche ou d'un autre outil, en passant devant la chapelle, il esquissait un signe de croix, récitait un Je vous salue...

La femme allait aux champs, amenait les petits ; rappelait à ceux-ci la nécessité de penser à Dieu, et à invoquer la madone.

Au retour, on chantait un refrain populaire, entendu bien souvent à l'église. On entretenait le feu sacré, on le transmettait à la génération suivante.

Quand on allait dans la direction de la Javie, de La Valette, etc., on voyait les oratoires : 50 centimètres de large, deux mètres de haut, une croix au sommet ; au-dessous de la croix une niche dans laquelle se trouvait une image pieuse...

En montant vers Lauzière, un oratoire encore, et là-haut, la vieille église... Du côté du Mousteiret, le quartier St-Michel, le quartier de La Croix.

Elevez votre âme vers Dieu. Vous êtes sur terre des voyageurs. Le but du voyage, c'est le paradis.

Les sceptiques d'autrefois, — il y en avait quelques-uns —, les sceptiques d'aujourd'hui, souriaient ou sourient. Manger, boire, dormir ; dormir, manger et boire, voilà un programme plus souriant. Mais la vie est courte ; il faudra rendre compte. — A qui ? — A Dieu. — Dieu, qui l'a vu ?

Au sceptique, je dis : Monsieur, vous n'avez pas de conscience ! — Alors, il bondit : Moi, pas de conscience ? Pour qui me prenez-vous ? — Je réponds : Vous m'avez dit : je ne crois que ce que je vois, montrez-moi votre conscience pour que nous puissions en mesurer la longueur et la hauteur, puis la peser !... Alors, j'admettrai que vous en avez une ; jusqu'à là je reste sur ma position...

— Il ne faut pas dire que l'homme est seulement un tube digestif ; vous en faites une bête ! Pas d'illusion.

Les valeurs spirituelles sont la sauvegarde de la société. Les brusquetiers le savent bien.

« Science sans conscience n'est que perte de l'âme », écrivait Gargantua à son fils Pantagruel.

La morale sans Dieu, c'est un mot vide de sens. Ni obligation, ni sanction ? C'est comme si on prétendait faire une maison en l'air, sans base ni sommet. L'homme aura à rendre compte à Dieu de la manière dont il se comporte sur terre. Il faudrait citer ici la fameuse page de Taine, qu'on peut résumer en deux propositions : l'homme se civilise et se perfectionne dans la mesure où il met en pratique le programme du catéchisme, et s'en va vers la barbarie, dans la mesure où il s'en éloigne.

Lire le texte complet : *Origines de la France contemporaine*, tome II, pages 118 et 119.

Revenons vite à Notre-Dame de miséricorde.

M. Philippini, d'après les accords, devait construire un petit cube identique à celui qu'il avait démoli, mais il ne l'a pas placé sur un petit tertre... Au point de vue surface et volume, pauvre et misérable ! Mais les brusquetiers croient encore aux valeurs morales. Une souscription est ouverte.

Tout ce qui ornera ce petit cube sera neuf, même élégant. Un petit autel en bois dur, fignolé par les frères Cossalter, une porte ouvragée, avec ferronnerie de bon goût, etc..., etc...

Pour souligner le symbole, l'abbé Cellier pria Mgr Jorcin de venir inaugurer le culte dans ce modeste édifice. La leçon fut donnée magistralement, le 29 mai 1959.

Long compte-rendu dans « Le Méridional ».

Résumons ce paragraphe.

Les animaux bipèdes et quadrupèdes ont le buste en horizontale et la tête penchée vers la terre. L'homme seul a le buste droit, la tête haute. Sans effort, il regarde vers le ciel, d'où vient son âme et où elle retournera, si, pendant son séjour sur la terre, elle obéit à Dieu ; le corps, par suite du péché originel, sera porté au cimetière, mais ressuscitera, et ira rejoindre l'âme à la fin du monde.

***

L'école des filles. L'organisation de l'enseignement primaire n'a commencé que longtemps après la grande Révolution, très souvent, ce sont des religieuses qui ont ouvert les classes. Pendant une vingtaine d'années, ce furent les sœurs de la Sainte-Enfance de Digne, qui apprirent aux petites brusquetières à lire et écrire, et ce, au rez-de-chaussée du presbytère actuel. Et voici le changement ; l'abbé Pélat demande au maire (voir page 134) de faire réparer la cure, le premier magistrat lui dit : allez à votre maison...

Et la sœur Alphonse alla faire la classe à la cure, c'est-à-dire à la maison qui s'est appelée depuis l'école des filles.

En 1861, elle est remplacée par Marie-Marguerite Tronc, 24 ans, agréée par M. le Préfet.

La sœur Marie-Alphonse, née Antoinette Cottier, avait fait profession en 1857, et mourut au Couvent en 1877.

L'école des filles est devenue aussi l'école des garçons, quand le nombre des enfants eut, hélas ! diminué ;... puis le nouveau local au bas du village. Inutile d'entrer dans les détails.

***

Page 35. — *Pour mettre à jour la question du fournier...*

M. Joseph Chaussegros arrive au Brusquet il n'y a pas cent ans. Il travaille comme fournier, puis s'installe à son compte. Il se loge dans la petite maison qui touche l'immeuble Estays. Il utilise un vieux four que les fils Cossalter ont rasé il y a 3 ou 4 ans. Il en fait construire un près de l'église. Il quitte ce monde le 22 novembre 1925. Le four a été loué à divers boulangers. Le dernier a eu des aventures rocambolesques avec la police. Pas de remplaçant. Le pain arrive ici de la Javie ou de Digne. Y aura-t-il encore un boulanger chez nous ?

Pour garder le souvenir du four banal qui vient d'être démoli, lisez la page suivante.

LE PAIN DUR ET LA FOUGASSE.

Le cap d'ostal (chef de la maison), ayant ouvert le pétrin, et constaté que le nombre de miches approchait de l'unité, dit à la maman : « Il faut songer à renouveler la provision ». Alors, on prend date avec le fournier. La maîtresse de maison met le levain, puis à l'heure voulue, ayant fait chauffer de l'eau et retroussé ses manches, mélangé la farine avec le levain, prépare la pâte, travail dur et fatigant,.., suivant le dicton populaire, il y fallait du jus de coude.

Quand tout est à point, elle en prélève un morceau qu'elle pétrit de nouveau soigneusement, puis l'étend sur une plaque, arrose d'huile, saupoudre d'anchois... à la prochaine fournée, elle versera sur la pâte des œufs frais... pondus par les poules, la veille ou l'avant-veille... Le fournier vient chercher les tables, il coupe la pâte, prépare les miches et les aligne dans le four ; la fougasse a une place réservée.

Le tout reprendra le chemin de la maison quelques heures plus tard. Il y aura du pain quotidiennement sur la table, mais ce ne sera le pain du jour que 2 fois par mois. A la seconde semaine, il sera dur ; le grand-père, qui a perdu une partie de ses dents, trempe sa tranche dans son verre d'eau, et dit aux petits-fils : « Ce n'est pas dur pour vos dents toutes neuves... »

Au treizième jour, le pain quelquefois était moisi. Les gosses commençaient à bouder... Mais, jeter le pain, était considéré presque comme un sacrilège. Alors l'aïeul, en souriant, disait : « Mange du pain moisi, ça fait trouver des sous ! » Il ne fallait pas hésiter, ou bien le père serait intervenu et gare ! il y aurait eu des claques...

Alors la maman intervenait : « Ne te fais pas gronder par le papa, mon petit... Après demain, il y aura encore de la fougasse, comment la veux-tu ?... Aux œufs, aux anchois, à l'huile ? »

Boulangers et pâtissiers de maintenant, vous avez des machines, vous ne jetez pas dans le four des fagots épineux, vous ne malaxez pas la pâte, vous présentez votre marchandise d'une façon peut-être plus artistique, soit. Vive le progrès ! Mais votre fougasse ne peut pas avoir la saveur de celle d'autrefois, parce qu'il y avait dans celle d'autrefois un peu du cœur de la maman, ce qui ne peut pas se trouver dans la vôtre !

*
**

LE BRUSQUET VA-T-IL SE DEPEUPLER ?

L'hécatombe de 1914-18 emporte 23 soldats, dont la plupart n'ont pas 35 ans. Examinez la liste (page 156). Plus de maçons. Plus de menuisiers. Plus de maréchal-ferrant...

— Lucien Corriol, pendant la guerre, était devenu très ami avec un marseillais nommé Darbésio. Celui-ci vient occuper le plus souvent et le plus longuement possible, la maison du Pilon, propriété du brusquetier. M. Picon, de Marseille aussi, épouse une fille Darbésio. Il vient au Brusquet comme estivant plusieurs fois, s'attache au pays, achète la deuxième maison à droite au bas du village, quand on monte de Digne. Des maçons, venus du dehors, exhaussent la toiture, font de la vieille grange

un appartement supplémentaire... Enfants et petits-enfants y trouvent place et du côté du midi ont une grande terrasse, un jardin.

— Arrive au Brusquet un maçon connu surtout par son prénom, Marius, et sa sœur qui a deux enfants. On achète la maison de Blanche Honnorat, épouse de Joseph Corriol (qui s'était installé à Manosque), et quelques lopins de terre. Les fils passent leur C.A.P. de menuisiers, travaillent à l'entreprise Gunz, de Digne, puis achètent la maison Constant, qui fait face à la leur (maison dont le rez-de-chaussée est d'un seul tènement), y installent un machinisme considérable et se créent une clientèle toujours croissante. Nous reparlerons d'eux bientôt.

— Puis, les estivants arrivent nombreux ; les brusquetiers mettant à leur disposition des appartements, non pas luxueux, mais convenables.

— M. Dolciani, employé de l'E.d.F. à Nice, loue la vieille maison Granoux, près de la Place, s'attache au Brusquet, achète l'immeuble et met l'entreprise Guigue à l'œuvre ; on démolit la toiture, supprime le plus haut étage ; charpente et toiture à neuf ; installation moderne... un appartement pour le propriétaire, un pour un locataire.

— L'ancienne école de filles passe entre les mains de Robert Martin, fils de Célestin, puis de M. Salé. Elle menace ruine ; les locataires doivent déguerpir, les murs ont l'air de se fendiller. M. Carotenuto, entrepreneur à Marseille, achète, paye d'audace, se met à la besogne courageusement, acquiert en plus l'ancienne maison du boucher Granoux... Il se loge, loge ses enfants, et a des locataires...

Trois édifices seulement se trouvent en dehors des maisons alignées à droite et à gauche de la rue ; à savoir, le presbytère, l'église dont l'histoire est récente ; *la bastié*, où logeaient les fermiers de la famille Estays, à 50 mètres de la route récente.

Le commandant Ernest Corriol, propriétaire, a fait procéder à la toilette extérieure et intérieure de cet immeuble, l'année dernière.

***

Puis, au lieu d'aménager, il faut démolir... Le four banal et ses dépendances, l'ancienne chambrette, l'école des garçons, la mairie n'avaient plus qu'à mourir... Ici, une petite parenthèse. Dans cet immeuble, depuis des siècles, se trouvait *la chapelle dédiée à St-Joseph*, où le curé célébrait la Messe, les jours de semaine, l'église paroissiale était assez loin de l'agglomération. Les personnes de piété, souvent chargées d'ans, n'auraient pû, surtout l'hiver, faire le trajet aller-retour, sans danger pour leurs bronches... Dès que l'église neuve put recevoir les fidèles, la chapelle St-Joseph fut annexée à l'école et à la mairie. Comment était agencé cet ensemble, je ne puis l'expliquer...

***

Au début de février 1963, l'entrepreneur Jean Yaravoue, quartier des Bommettes, Digne, arrive avec son équipe de démolisseurs : vieux four et ses annexes, école, mairie, etc, auraient été jetés bas très vite, mais une couche de neige assez épaisse

retarde la besogne... Reprise du travail. Les déblais servent à arranger le chemin de l'Avié. Et il y aura un petit square au centre du village ! Agrément pour les brusquetiers et pour les estivants. Compliments à qui de droit...

***

Si les passants étaient tentés de dire : au Brusquet, MM. Guigues, Picon, Cossalter, Feraud, Nicolas, etc, ont fait rafraîchir les façades de leur maison, la Municipalité a fait démolir ce qui ne pouvait pas être amélioré, soit, mais il n'y a rien de neuf... Je répondrais : erreur...

Monsieur Gastaud a acheté, il y a déjà longtemps, la maison Jourdan, près du Pilon ; il avait au midi, la rue ; au nord, une ruelle... Pas d'horizon lointain. Alors, il a acquis un jardin, près de la fontaine ; il a fait édifier un pavillon très gai ; il cultive un jardin, etc...

— Les frères Cossalter ont fondé un foyer ; ils ont déjà plusieurs enfants ; alors ils ont fait construire, en face de leur grand atelier, deux beaux appartements avec mur mitoyen, en pierres de Banon, etc..., un bel immeuble !... Mais, comme M. Gastaud, ils ont pris pour devise : Pour vivre heureux, vivons cachés... Rendez-leur visite, faites une commande de portes, de fenêtres, de meubles ; vous jugerez.

Et puis, voici du neuf, en vedette. A la maison Picon, il y a des petits enfants...

La maison est grande, mais pendant les vacances, on reçoit souvent des parents, des amis...

Alors M. Triacca a donné l'ordre à l'entrepreneur Yavarone, dont question ci-dessus, de construire une maison à 100 mètres du village, gauche de la route quand on va vers Digne ; une maison qui aura jardin, etc... Horizon sur les 4 points cardinaux... Monsieur Triacca aura un de ses amis comme voisin ; les murs de la villa montent.

Ici, on vivra heureux, mais non cachés.

Nous souhaitons que d'autres villas surgissent dans ce quartier.

***

Nous demandons à Notre-Dame de Lauzière de protéger les brusquetiers et les estivants, et vive Le Brusquet !

Forcalquier — Imprimerie d'Editions A. Reynaud

Recueil de témoignages
sur les fourniers et la rue du Four

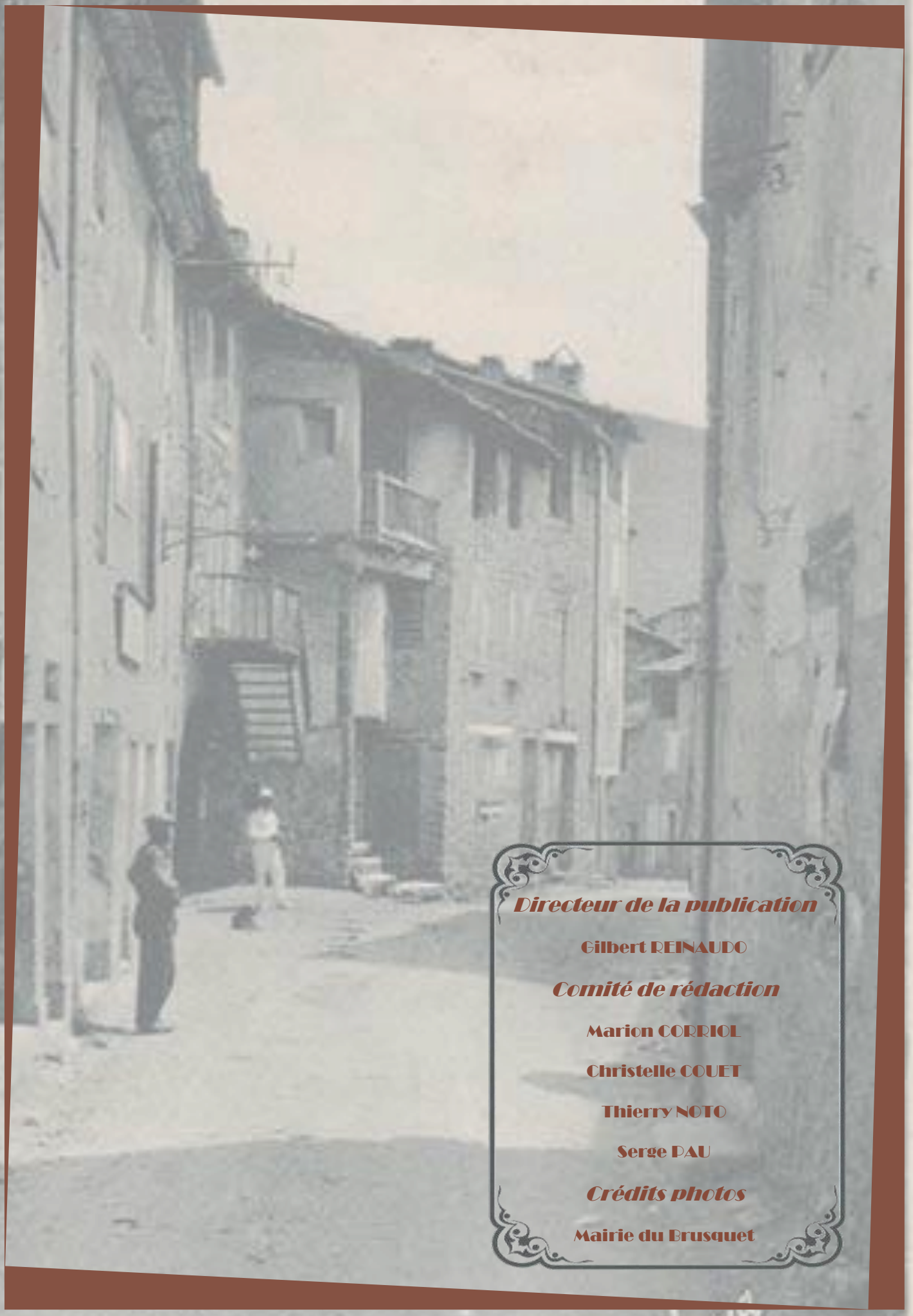
Jean-Louis VERNET : Cette rue, parallèle à la rue principale dans le village était très fréquentée, que ce soit à la sortie de l'école, pour assister aux offices religieux ou pour aller chez le boulanger.
Pour la traverser il fallait passer devant le poulailler de Loulou Maurel, la porcherie de M. Martin et enfin la boulangerie et son four.
Je n'ai pas connu le temps ou Ambroise Chaussegros pétrissait le pain mais par contre j'ai vu arriver la famille Combat le nouveau boulanger. C'était un couple avec enfants, le garçon de mon âge était mon ami et j'ai pu à maintes reprises déguster des viennoiseries mais aussi voir le pétrin en action. Le four, pièce centrale occupait tout un coté de la salle qui servait de magasin de vente. Chauffé au bois, il était allumé avec de grands fagots de genets le plus souvent et alimenté ensuite avec de grosses bûches durant des heures.
Cette boulangerie avait pour moi , pour nous, un coté attractif puisque très souvent les dimanches et jours de fêtes nos parents amenaient en allant à la messe, des plats cuisinés à cuire, gratins, tartes, rôtis qui, avaient cuits au four une saveur particulière.
Je ne me souviens pas des arrangements pour ce service, étaient-ils offerts ! le paiement du pain quant à lui se faisait à la semaine voire au mois.
C'était dans les années 1950, les Combat sont partis, leurs successeurs malgré les livraisons de pains dans les villages alentours ne sont pas restés longtemps, seule demeure la rue du four.

Yvon CHAUSSEGROS : Le four date de 1895 et est toujours en parfait état. La rue du four tient son nom de la boulangerie qui existait dans la maison attenante à celle de Pierre Auzet qui a fermé en 1955 suite à la mauvaise gestion des locataires et le bail n'a plus été renouvelé. Mon oncle a repris les appartements et l'a habité jusqu'à sa mort et c'est moi qui en ai hérité. Aujourd'hui la maison est habitée par mon fils Fabien.

Albert CORRIOL : Au début la boulangerie était tenue par Ambroise Chaussegros (frère de Louis dit "Le Chilo").

Monique CORRIOL se rappelle que lorsqu'elle travaillait chez Monsieur et Madame TRIACCA, elle apportait des aliments à faire cuire : pain, pizzas, rôtis de porc (quand on tuait le cochon), des tomates farcies. A l'époque, on faisait beaucoup de troc (on échangeait contre autre chose).

Mauricette BONNAFOUX : on allait acheter le pain à la boulangerie. Nos mères portaient leurs plats à cuire, après la cuisson du pain : tomates farcies, gratins de patates/champignons, d'épinards, de courgettes. Il n'y avait pas 50 pains, il y avait "le gros pain" de 800/900 grammes et des baguettes mais moins. Les gens (surtout les hommes) préféraient les gros pains blancs. Une fille du boulanger avait mon âge.



Directeur de la publication

Gilbert REINAUDO

Comité de rédaction

Marion CORRIOL

Christelle COUET

Thierry NOTO

Serge PAU

Crédits photos

Mairie du Brusquet